

Donald Trump a des héros : ses généraux



THE DAILY TRUMP. Fasciné par les généraux, Donald Trump a peuplé son cabinet de militaires. Il leur donne une grande latitude sur le terrain. Pour une stratégie cohérente, il faudra repasser.

Donald Trump aime ses généraux. Il les respecte, les admire, les adore. Il leur fait tellement confiance qu'il leur laisse les clés de la bécane militaire :

"Ce que je fais, c'est que je donne l'autorisation à mon armée. Nous avons donné aux militaires une autorisation totale et c'est ce qu'ils font, c'est pourquoi ils ont tellement de succès ces derniers temps."

A l'en croire, c'est même un triomphe. L'envoi de Tomahawk en Syrie ? "Une mission très, très réussie." Le largage d'une méga-bombe en Afghanistan ?

"Tellement incroyable. C'est brillant, un coup de génie. Notre technologie, notre équipement sont cinq fois meilleurs que ceux de quiconque."

Un émerveillement partagé par Donald Jr., le fils du Président, qui agrmente un tweet ("Une promesse de plus tenue") d'un emoji de bombe avec la mèche allumée.



Des généraux aux postes-clés

"Les généraux", comme Trump aime à les appeler, sont nombreux dans l'entourage du président américain... "Plus vous avez de décorations sur vos épaules et de lauriers sur votre képi, plus il est impressionné", confiait un proche en décembre dernier. Depuis, Trump s'est entouré de militaires comme aucun président avant lui : un tiers de son cabinet, soit 8 membres sur 24, ont servi dans l'armée ! Parmi eux, les deux personnages-clés de la sécurité du pays : les généraux Jim Mattis (Défense) et H.R. McMaster (Sécurité nationale).

D'où vient cette fascination ? Un psychanalyste aurait sans doute des hypothèses intéressantes sur la question. A 13 ans, le jeune Trump est envoyé dans un internat militaire où, expliquera-t-il, il reçoit "plus d'entraînement militaire que pas mal de types engagés dans l'armée".

"Depuis, il a toujours cru qu'une certaine version hollywoodienne de général de la deuxième guerre mondiale représentait le vrai leadership", indique Michael D'Antonio, l'un de ses biographes.

Il est notamment obsédé par le personnage de George Patton et a vu et revu "Patton", le film des années 70 à la gloire de ce galonné pour le moins controversé. Jim Mattis "est ce que nous avons de plus proche du général George Patton", s'exclame Trump en le nommant, avant de se régaler du surnom du général ("Mad Dog", un surnom que Jim Mattis n'aime pas).

L'amour de Trump pour la chose militaire ne l'a pas empêché d'être un planqué du Vietnam : il a échappé à cinq reprises à la conscription, un exploit dont il a avoué se "sentir un peu coupable". Il respecte les galons, mais a tenu des propos méprisables sur le service de John McCain, torturé au Vietnam ; il clame partout son amour des

anciens combattants, mais veut tailler dans des programmes sociaux leur bénéficiant ; il dit faire confiance à la compétence des gradés sur le terrain, mais a blâmé "ses généraux" quand un Navy Seal a été tué dans une opération au Yémen ; il délègue l'autorité militaire, mais veut en récolter les lauriers :

"Les généraux sont formidables et le combat est formidable, mais si vous leur indiquez la bonne direction, vous verrez comme le combat devient plus facile, comment nous réduisons le nombre de tués et comment nous gagnons si rapidement."

S'il se reconnaît dans la structure de commande directe et l'autorité sans faille des commandants auprès de leurs troupes, il reste leur super-général en chef :

"J'en sais plus sur ISIS [l'Etat islamique] que les généraux, croyez-moi..."

Contrôle civil de l'armée

Depuis l'Indépendance, le pouvoir politique américain s'est toujours méfié d'une autorité trop grande laissée aux militaires. Joseph Ellis, biographe de George Washington, estime même que l'un des legs les plus importants du premier président, lui-même "général des généraux", a été "son respect constant pour l'autorité civile, plus particulièrement son insistance sur le respect strict du principe d'un contrôle civil de l'armée".

Plus près de nous, le sang-froid de Kennedy, pendant la crise des missiles, a empêché des généraux à la gâchette facile de déclencher le feu nucléaire. Le contrôle de l'armée a toujours passé par un rôle important de contrepartie donné aux civils, notamment les diplomates du Département d'Etat. Cet équilibre crucial, avec Trump, est rompu.

Le danger n'est pas tellement de voir un général jouer les docteurs Folamour et déclencher une catastrophe militaire. Ce risque n'est pas nul : les incidents de *friendly fire* (en clair, les bavures) sont plus nombreux depuis janvier, et le doute persiste sur l'utilité stratégique de l'emploi d'une méga-bombe en Afghanistan. Faute de vérification indépendante sur le terrain, il faut se contenter des propos du général ayant ordonné cette frappe : "J'ai de la chance que ma chaîne de commandement me donne toute latitude d'évaluer la situation sur le terrain"...

Le vrai problème est ailleurs. Il se trouve que Mattis et McMaster sont des militaires raisonnables, expérimentés, qui n'ont rien de va-t-en-guerre. Ce sont eux, les adultes, dans une Maison-Blanche ou l'inexpérience le dispute à l'incompétence. Mattis, en particulier, insiste sur le fait qu'"il y a une limite à ce que nous pouvons faire". Dans

un livre coécrit l'an dernier, il note que le public et les politiciens "attendent de la force militaire, sans que cela soit plausible, qu'elle produise des résultats politiques, économiques et culturels". Pour vaincre l'Etat islamique, Mattis demande "une approche méthodique, où nous analysons chaque élément".

"Ce n'est pas une chose où vous pouvez simplement ajouter de l'eau à une plante déshydratée et, soudain, vous obtenez un plan abouti. C'est un travail dur et qui prendra du temps."

Des fuites dangereuses

Comment s'articule une telle vision, prudente et stratégique, avec les actions ordonnées par Trump en Syrie et ses menaces envers la Corée du Nord ? Mal. La semaine dernière, l'incident le plus inquiétant, côté américain, a été la fuite organisée par "de multiples sources du renseignement" en direction de la chaîne NBC, indiquant que les Etats-Unis étaient préparés à lancer une attaque préemptive s'ils étaient convaincus que la Corée du Nord était sur le point de tester une arme nucléaire.

Menace peu crédible (ne serait-ce que parce qu'une telle frappe serait soumise à l'accord de la Corée du Sud) mais extraordinairement dangereuse, le régime de Pyongyang étant plutôt du genre premier degré.

Ces fuites provenaient-elles des "généraux" bien-aimés de Donald Trump ? Il est permis d'en douter.

Philippe Boulet-Gercourt